

Où est la maison de mon ami ?

Abbas Kiarostami - 1987

Une quête initiatique en zigzags



Français

structures narratives (boucle et répétitions, trame principale et récits secondaires, schéma quinaire) et narratologie (figures du chiasme, paradoxe), réalisme poétique, symbolisme des motifs (porte, fleur), analyse d'un poème en lien avec le titre du film

Arts visuels

néoréalisme, distinction documentaire-fiction et Nouvelle Vague iranienne, cinéma réaliste poétique iranien, composition des images (influence de l'art pictural sur le réalisateur-peintre Kiarostami)

Géographie et histoire

histoire et géopolitique de l'Iran, problématiques des milieux ruraux (exode rural, pauvreté), différences générationnelles, place de la femme dans une société patriarcale, problèmes économiques soulevés par la modernité

Philo/psycho

enseignement et éducation, thématique de l'enfance, amitié, culpabilité, famille, obéissance et conformisme, voyage initiatique, passage de l'enfance à la maturité

Notre fiche "*Où est la maison de mon ami ?* Film iranien ou film universel ?" se demande comment un film peut être à la fois spécifique et universel. Dans cette fiche-ci, nous posons l'hypothèse que cette coexistence réside dans la forme que Kiarostami donne à son film, c'est-à-dire à la fois dans son esthétique (le choix d'une tonalité à la fois réaliste, documentaire, et poétique, symboliste), dans l'agencement des séquences (macrostructure chiasmique, répétitions conférant une circularité étouffante ou absurde) ou dans la composition des plans (avant d'être cinéaste, Kiarostami est peintre). Enfin, nous nous référerons à quelques propos de l'auteur, qui donne sa version du cheminement philosophique persan.

On le voit, cette fiche trouvera une utilité surtout dans les cours qui analysent la forme, soit en français ou en arts visuels.



I. Le style réaliste poétique de Kiarostami

D'abord, il faut rappeler qu'Abbas Kiarostami fait partie de la Nouvelle Vague de cinéastes iraniens.¹ À l'instar d'un Godard ou d'un Rossellini, qui possèdent peu de moyens au début de leur carrière, l'esthétique du cinéma de Kiarostami s'apparente au néoréalisme, c'est-à-dire que Kiarostami brouille fiction et documentaire (cf. les scènes tournées à l'intérieur de la classe, le choix d'acteurs amateurs, souvent enfants, les thèmes de la vie de tous les jours...). Il s'en dégage plus d'authenticité.

Et, justement, l'apparente simplicité de la trame principale d'*Où est la maison de mon ami ?*, la banalité des scènes de la vie quotidienne prises sur le vif, la mise en évidence ou la récurrence de quelques objets naïfs (cahier, fleur, motif de la porte), tout cela incite à une interprétation symbolique. Ainsi, Sabouraud a raison d'écrire : "[...] c'est la manière dont la fiction s'insère, s'installe tranquillement, à petits pas, dans un réel où l'on ne force pas l'intrusion du drame mais où on laisse le spectateur traquer les indices dans de multiples signes apparemment sans valeurs mais qui, conjoints et épurés des scories du réel, parviennent à révéler l'intensité de leur sens."² Par conséquent, la force de Kiarostami, c'est que sa manière de filmer le réel force le spectateur à imaginer une histoire, à s'inventer une fiction : ses images racontent déjà une histoire, pas besoin d'une voix narrative ou d'enchaînements d'action sur le mode cause-conséquence.

Par exemple, la capture ci-jointe peut tout autant provenir d'un film fantastique ou de l'adaptation filmique d'un conte universel que d'un documentaire sur la campagne du nord de l'Iran, dont le documentariste - tel Kiarostami - aurait un sens du cadre efficace.



II. Dans le labyrinthe : entre répétition et circularité

La quête du personnage principal le balade d'un interlocuteur à un autre, et donne l'impression d'une suite de répétitions : trajets allers et retours que doit parcourir Ahmad (de bas en haut de la colline et de haut en bas d'escaliers), similitude des réponses données par des interlocuteurs différents (qui, tous, ignorent où vit Nématzadé), prologue et épilogue en écho (même lieu :

¹ Sous l'influence européenne, plusieurs talents se révèlent dès 1969, parmi lesquels Parviz Kimiavi, Jafar Panahi, Mohsen et sa fille Samira Makhmalbaf, et bien sûr Abbas Kiarostami. La décennie qui suit (jusqu'à la Révolution iranienne) est la plus féconde car plus ouverte et ingénieuse.

² Sabouraud 14. Pour les références, se reporter à la bibliographie infra.

la salle de classe), motif des portes (le plus souvent fermées) qui jalonnent l'intrigue... Les rencontres successives d'Ahmad ne lui permettent pas de savoir où se trouve exactement la maison de son ami et il entend bien souvent la même fin de non-recevoir. Si bien que le spectateur ressent une impression d'impasse et de tourner en rond, qui confine à l'absurde.

Mais à bien y regarder, l'organisation répétitive des séquences principales de l'histoire dévoile une structure en chiasme :

école - maison - Poshteh - **salon de thé** - Poshteh - maison - école .

Au centre de cette nouvelle figure (narratologique) se trouve le discours que tient le grand-père d'Ahmad au salon de thé. C'est donc que cette séquence est capitale. En outre, c'est la seule où l'on ne suit pas Ahmad, absent de l'écran car le garçon a dû obéir à son grand-père en allant lui chercher des cigarettes. C'est justement là que le film tient un propos politique, le grand-père prônant les vertus de l'obéissance et de la punition. L'absence du héros principal à ce moment-là atteste que, quand le film traite plus ouvertement de politique, les enfants ne doivent pas écouter. De l'aveu du cinéaste, si Kiarostami met en scène autant d'enfants dans son oeuvre, c'est parce qu'ils ne sont pas encore sexualisés ni politisés, donc plus libres. Ceci a pour conséquence de faciliter l'identification du spectateur et de lui laisser plus de liberté dans l'interprétation de ce qu'il voit.

III. Le refus de la ligne droite, une poétique du zigzag



À gauche, une image d'*Où est la maison de mon ami ?* ; à droite, du film *Le vent nous emportera* (1999) du même réalisateur-peintre.

Tel les parcours en zigzags que doit parcourir Ahmad pour se rendre à Poshteh, le chemin de la vie semble constitué de détours. Selon Kiarostami : "Marcher en zigzags, dédales, virages, semble être la caractéristique du mouvement des Orientaux ou des gens du Tiers Monde comme nous, pour qui le plus court chemin n'est pas la ligne droite. Soit ce mouvement constitue leur réelle façon de marcher, soit parce qu'ils ne savent pas comment prendre un chemin direct. Ces mouvements en zigzags les rassurent."³ Effectivement, les scènes de virages sont nombreuses dans la filmographie de Kiarostami. Dans *Où est la maison de mon ami ?* ce qui paraît un simple chemin à effectuer s'avère difficile car plein d'obstacles. "Le périple fait partie de notre culture et est lié au mysticisme ; pour nous, ce qui est vraiment important n'est pas le but que nous souhaitons atteindre, mais le chemin que nous devons emprunter"⁴. Malgré tous ses efforts, Ahmad échoue dans la mission qu'il s'est fixée, mais apprend de son cheminement.



Le vent nous emportera (1999) d'Abbas Kiarostami

³ Documentaire "Le cinéma de Abbas Kiarostami" (52'), bonus de l'édition DVD collector du film *Le vent nous emportera* d'Abbas Kiarostami, MK2, 2008.

⁴ cité dans Elena 75.

Où se termine le voyage initiatique d'Ahmad ?

La fin du film peut sembler paradoxale puisque le voyage initiatique d'Ahmad s'achève sur un acte répréhensible : le travail de Nématzadé est en fait celui d'Ahmad (thème du double). *Où est la maison de mon ami ?* ferait-il l'apologie du mensonge ? Comme le pense Kiarostami, un mensonge peut mener à la vérité, surtout quand elle mène à la connaissance de soi. En prenant ses responsabilités et en bravant l'autorité pour se mettre en quête de son ami, Ahmad mûrit. À la fin, quand il rédige son devoir, la porte qui s'ouvre sur les rafales de vent, le froid et les aboiements de chien ne l'effraient plus : le protagoniste a donc évolué, il a fait du chemin. En faisant le devoir de son camarade, Ahmad a vaincu sa culpabilité d'avoir emporté le cahier de son voisin et l'a sauvé du renvoi de son école. Il serait désormais prêt à entendre le discours de son grand-père d'un point de vue critique et indépendant.

IV. "Où est la demeure de l'ami ?"

Enfin, le film doit se lire comme un poème. *Où est la maison de mon ami ?* s'ouvre sur une dédicace au poète et peintre iranien Sohrab Sepehri (1928-1980), alter ego de Kiarostami. Le titre du film est un emprunt à son poème "Adresse", de tradition mystique soufie, qui éclaire notre compréhension du film.

C'est à l'aurore que retentit la voix du cavalier...
Montrant du doigt un peuplier blanc, [un passant répondit] :
"Pas loin de cet arbre se trouve une ruelle boisée
Plus verte que le songe de Dieu
Où l'amour est tout aussi bleu que
Le plumage de la sincérité.
Tu iras jusqu'au fond de cette allée...
Au pied de la fontaine d'où jaillissent les mythes de la terre...
Dans l'intimité ondulante de cet espace sacré
Tu entendras un certain bruissement :
Tu verras un enfant perché au-dessus d'un pin effilé,
Désireux de ravir la couvée du nid de la lumière
Et tu lui demanderas :
— Où est la demeure de l'Ami ?"

On comprend désormais mieux la dimension symbolique du titre du film et de l'objet de la quête de l'écolier : "Ami" est un des noms de Dieu dans la tradition poétique persane.

Du matériel complémentaire peut être demandé à frank.dayen@eduvaud.ch

Bibliographie

Elena, Alberto, *The Cinema of Abbas Kiarostami*, SAQI, 2005.

Ishaghpour, Youssef, *Kiarostami : le réel, face et pile*, Circé, 2007.

Ragel, Philippe, *Abbas Kiarostami : le cinéma à l'épreuve du réel*, Yellow Now/LARA, 2008. En particulier les articles de

Mulvey, Laura, "Retardement, répétition, incertitude : la réinvention d'une esthétique réaliste dans la trilogie de Koker", pp. 207-215.

et de

Sounac, Frédéric, "L'idée fixe et l'esprit d'enfance comme rédemption du cinéma : à propos de *Où est la maison de mon ami ?*", pp. 225-234.

Sabouraud, Frédéric, *Abbas Kiarostami : le cinéma revisité*, Presses universitaires de Rennes, 2010.